

Le conte de la libellule dans le ventre de la raie

Il y a longtemps, en des eaux sombres et profondes, vivaient une raie et une larve de libellule. La raie était très vorace, et bientôt elle voulut engloutir la larve de libellule. Tu n'auras le droit de me manger, dit la larve, que si tu me transformes en petite fille. Le poisson ouvrit grand sa gueule et l'avalala. Sitôt arrivée dans le ventre de la raie, la larve se transforma en petite fille et elle vécut dès lors à l'intérieur du poisson. Parfois celui-ci se dégageait de la vase et s'élevait vers des ondes supérieures où les rayons du soleil pouvaient encore pénétrer, si bien que la silhouette de l'enfant se dessinait en transparence dans le ventre blanc. La petite fille grandit et bientôt, sa taille fut telle que le poisson ne pouvait plus l'héberger. Il nagea jusqu'à la rive et recracha son hôte. Je te laisse libre, dit-il, mais en échange, tu m'apporteras ton enfant. Sinon, tu redeviendras libellule.

La belle jeune femme mit au monde un garçon et longtemps ils vécurent heureux dans une maison au bord de l'eau. Quand le garçon fut sur le point de devenir homme, sa mère sentit qu'elle changeait. Des ailes membraneuses commençaient à lui pousser et elle maigrissait de jour en jour. Elle était sans cesse attirée vers l'eau, où la raie attendait déjà. Un jour, elle y emmena son fils, et malgré sa peur de l'eau, il l'accompagna. Lorsqu'ils se furent assez éloignés de la rive, elle le prit une dernière fois dans ses bras puis l'enfonça vers les profondeurs, tout droit dans la gueule de la raie.

Mais à l'instant où il glissa dans le ventre du poisson, il se métamorphosa en une larve de libellule. La larve était si petite qu'elle parvint à nager hors de la raie en se faufilant à travers ses entrailles, puis elle alla se cacher dans la vase. Elle y attend désormais l'été, où elle éclora et s'envolera pour rejoindre sa mère.

un.

AUTOMNE

Nul ne parle, ici. Où que tu tendes l'oreille, il y a l'eau, les aulnes, et le vent qui souffle dans les joncs. Le brouillard lui-même est sans paroles ; seules parlent les silhouettes qui surgissent de nulle part, te fixent puis s'en vont. C'est encore la pluie qui est la plus semblable aux mots. Elle glisse en de longues phrases coulantes et mugissantes, s'interrompt au-dessus des arbres, bégaie quelques consonnes au contact des feuilles, gargouille de sombres voyelles dans les trous d'eau, et lorsqu'un son tombe dans l'autre, goutte à goutte, lorsqu'une bourrasque balaie dans un feulement les feuilles mortes et les traverse d'ondes vives, déchire la brume et trouble les roseaux, c'est bien ma voix que dans tout cela tu entends alors.

Tu es accroupi sur la souche, le parapluie devant le visage, les épaules rentrées, ton doigt dans le coussin de mousse accroché aux racines, à moins que ce ne soit le végétal qui colle à ton doigt, un effleurement secret presque tendre. Le film qui recouvre les feuilles est poisseux sous les doigts, comme la goutte dans ton pantalon de pyjama que tu as essuyée ce matin. Tu attribues à cette sensation la couleur blanche. Blanc, ce sont les matins au bord de l'étang avec Marga. C'est la couleur de son peignoir, celle de la vapeur dans les fossés, de la lumière indécise entre les troncs d'arbres et de son reflet sur l'eau qui ne devient brune et transparente que lorsque le soleil s'élève dans le ciel. Enfant, cela te faisait penser à du coca, un trou profond et plein à l'endroit où la vieille branche entre dans l'eau et appuie obstinément vers le fond, et tu t'es imaginé comment cela ferait de se noyer dans l'eau limoneuse. Pourtant l'arbre n'a jamais bougé, rien n'est jamais sorti de l'eau, tu as maintenant treize ans et même lorsque le soleil de midi est à la verticale au-dessus

de l'étang, l'eau là-bas garde le silence, noire, toute de colère contenue, comme dans le rêve dont Marga t'a réveillé ce matin.

Tu étais nu, et à des profondeurs dangereuses : ce fut ton seul souvenir lorsqu'elle tira la couverture et que ton regard se posa comme chaque matin sur la grosse horloge murale où, à l'origine, une lune couleur jaune d'œuf t'adressait un sourire amical jusqu'à ce qu'un jour, pour ton anniversaire, elle ne peigne par dessus la tête rouge sang d'une libellule. Depuis cette première attaque portée à ton enfance, ce n'est plus le visage nocturne bienveillant mais un insecte prédateur qui mesure le temps de tes rêves, à travers les yeux à facettes du cadran qui indique sept heures passées de quelques minutes dans la chambre encore sombre ; l'été était désormais bien fini. Elle pressa sur ton front un baiser lourd encore de l'odeur du sommeil et dit : « Bonjour chéri, on va à l'étang ? »

Tu jettes un coup d'œil à ta montre. Presque sept heures et demie déjà. Dans quarante minutes, c'est le début du cours où tu dois présenter ton exposé, sujet : la libellule. Tu aurais bien aimé t'entraîner encore avec ta mère. Elle se tient sur la rive, en chemise de nuit, et à travers le tissu soyeux et humide se dessinent les contours de son corps, la poitrine, les hanches, les vertèbres, comme sous une seconde peau. Elle s'extrait de sa pelure de soie, crie : « Regarde les aulnes ! », et te la jette roulée en boule. Tu tends la main dans un mouvement automatique répété par tous les temps un nombre incalculable de matins, et que tu maîtrises même en dormant ; la fatigue justement t'envahit à nouveau et paralyse tes yeux qui s'enfoncent une seconde de trop dans le nid logé entre ses cuisses, qu'en jetant son vêtement elle tourne vers toi en même temps qu'elle le dérobe à ta vue, un bras à demi ouvert, l'autre à demi refermé, comme deux ailes timidement déployées. Lorsqu'une libellule éclot, dis-tu dans ton exposé, son corps neuf lui est d'abord étranger. Tu perçois l'instant au ralenti, comme lorsque ce matin au réveil la trotteuse de l'horloge en bois sembla s'être immobilisée sur l'insecte, mais sauta cependant au dernier moment sur le trait suivant.

La chemise de nuit froide claque contre ton visage, tu sursoutes. Tous les jours, elle s'est déshabillée devant toi, mais tu ne comprends qu'aujourd'hui pourquoi elle te demandait à chaque fois de regarder les aulnes. Elle fait des cercles avec ses bras, s'étire le dos, a déjà les pieds dans l'eau. De la nuque jusqu'à tes pieds, ton corps est glacé, seules tes joues sont soudain brûlantes. La façon dont elle t'expose sa nudité. Ton regard fuit vers la rive adverse, mais les aulnes sont partout, les aulnes bordent tout l'étang, et ton regard ne se suspend qu'au-dessus de la branche fendue. Dans le rêve, tu t'en souviens, tu étais précisément à cet endroit, sous l'eau, enclos dans l'obscurité mugissante, et lorsque tu voulus appeler à l'aide, la tourbe afflua dans ta bouche. Ton corps se gonfla de l'intérieur contre ta peau et éclata. Puis la branche dut te tirer vers le haut : tu ouvris les yeux.

Trop tard, elle t'avait déjà pris dans sa main. Tu la repoussas et te retournas pour te loger dans la fente entre le mur et le matelas. L'érection était différente, plus dure et exigeante, et elle n'était plus fortuite comme hier, lorsque dans ton sommeil tu t'étais retourné lourdement sur ce pic saillant et que la soudaine sensation de pression t'avait réveillé. Sur l'horloge, la libellule aussi t'apparaissait plus rouge, à l'affût, ses mandibules semblent n'attendre que le prochain saut de la trotteuse pour s'actionner. Marga se pencha au-dessus de toi, tu sentis son poids contre ton cou ainsi que son huile de bain à la lavande, son parfum pour se sentir bien, comme elle l'appelle, dans lequel elle s'étend et s'étire jusqu'à minuit. Tu pouvais à peine respirer, l'air stagnant t'étranglait. La moiteur faisait aussi ressortir les odeurs des couches plus profondes de la peau, la sueur âcre du sommeil due aux médicaments, les traces de parfum et de fumée froide, et, en dessous, quelque chose d'aigrelet, quelque chose qui a tourné, un résidu de sa beuverie de la veille, ou de l'étang. Tu refermas alors les yeux, pour avoir plus de place, et voulus retourner dans ton sommeil lorsqu'elle poussa ta main sur son nombril, sous sa chemise de nuit. Plus bas, il y avait les poils plus doux que les touffes cotonneuses de la linaigrette, mais plus rêches que la mousse sur la souche.

Cette nuit, dit-elle, elle avait rêvé qu'elle était à nouveau enceinte de toi. Tu t'es imaginé que le creux noueux du nombril et la fente herbeuse en dessous formaient l'entrée d'une vessie natatoire emplie de l'eau du marais, une poche qui pressait pour l'en extraire un être muet et glissant : toi, Dion, le garçon malléable affublé de ce prénom bizarre avec lequel tu n'avais récolté que rires et moqueries. *Tous les enfants, la cigogne les a apportés, sauf Dion, lui c'est le marais qui l'a fait.* C'était le proverbe que l'on t'avait craillé au visage sur le chemin qui menait au jardin d'enfant, le matin, alors que tu revenais de l'étang trempé de pluie et les chaussures sales, trébuchant devant les mères qui avaient emmitouflé bien chaudement leurs garçons et leurs filles. Est-ce qu'elle ne te suffisait pas, avait rétorqué Marga lorsque tu l'avais interrogée une nouvelle fois sur ton père. Il est vrai que tu ne ressembles à aucun homme du village, et que même avec ta mère, la ressemblance est ténue. Ses cheveux sont couleur paille, les tiens sont bruns comme le marais, tirant sur le roux, et tu as autour du nez des taches de rousseur qui sortent en août, ton mois de naissance, en même temps que la bruyère callune, sur ta peau molle et un peu bouffie, qui demeure incolore été comme hiver et ne supporte pas la chaleur, menaçant de se dissoudre au soleil à la manière du brouillard matinal. Dans les yeux de Marga se reflète un ciel gris à bleu cobalt, quand les tiens ont toujours été attirés par les mares brunes où se terrent les larves de libellules, qui montent vers la lumière pour éclore.

Même ta langue, dit-on, te vient de moi. C'est du moins ce que te souffla Gorbach, ton professeur principal, lorsqu'au moment de lire à haute voix un passage du livre d'allemand tu ne parvins à émettre qu'un gargouillement. Tu es muet comme une mare, gémit-il en désignant le suivant. La classe ricana, Benno, ton voisin de banc, lut avec la plus grande fluidité, tandis que sous ta langue la salive continuait à s'accumuler goutte après goutte, comme dans les filets d'eau secrets des gouilles du marais, où l'eau tombe et monte mais ne s'écoule jamais. Au moment de lire, de répondre aux questions ou de faire ton exposé, les mots se pressent bien alignés dans ta bouche en de longues phrases limpides et vives, mais elles

viennent ensuite au monde en de petites bulles de salive qui se brisent au milieu de tes bredouillements et de ton désir d'une langue autre, inoffensive, sans lames ni arêtes, douce et sans défauts, comme l'est chaque matin le silence au bord de l'étang. Tu ne veux plus parler que dans les bruits du marais et rompre ton silence à l'aide de mes voix, chuchotant avec la pluie, hurlant dans la tempête, et lorsque tes bégaiements s'accrochent malgré tout à un mot, les autres n'entendent de toi que le claquement de l'eau qui tombe dans les gouttières ou le léger craquement du bois mort, dehors, dans le marécage.

A la fin tu t'arrachas à son étreinte et fus en un bond devant la porte de l'armoire qui, ouverte, cachait à peu près ton excitation. Elle se leva, alla à la fenêtre et fut soudain très blanche dans le jour naissant. Ton zizi, je le connaissais déjà alors qu'il n'était encore qu'une larve, dit-elle en s'adressant à l'aube et à la brume qui certainement s'abattraient bientôt en pluie, et sa voix était coupante et offensée, comme toujours lorsque tu l'avais énervée. Durant un temps atrocement long tu ressentis ce besoin irrépressible de la prendre dans tes bras et de la consoler, impérativement, de quelque chose que tu n'étais pas capable de nommer. Encore fâché à cause d'hier ?, demanda-t-elle en te rejoignant, et tu découvris alors sa lèvre abîmée.

L'aspect de sa bouche a toujours été un indicateur de ses humeurs. Tu peux littéralement lire ses états d'âme sur ses lèvres : si elles sont lisses cela veut dire que la journée a été bonne, si elles sont fendues, c'est que la journée a été mauvaise, qu'elle n'a pas réussi à peindre et s'est longuement mâchonné la lèvre inférieure, qu'elle n'a pas dormi de la nuit, ou fait quelque chose qu'elle a ensuite regretté ; il est rare que la bouche et l'âme de ta mère soient sans plaies ni fêlures.

Ute était malade, il a fallu la remplacer au pied levé. Elle pose sa main sur ton épaule, tu l'écartes et au même instant tu veux la reprendre et la serrer contre toi. A la galerie, ça n'a pas arrêté, ajoute-t-elle, pas le temps de t'appeler – mais pas une fois tu n'as cru cette phrase maintes fois répétée. Elle parle sur un ton de reproche, comme si c'était

Ute qui l'avait empêchée de téléphoner, Ute, la galeriste qui était venue une fois de Hambourg pour choisir des tableaux avec elle, et qui t'avait même demandé lesquels tu préférerais. Tu avais indiqué les paysages de marais qui te plaisent, des souches de bouleaux semblables à des squelettes, un orage au-dessus de l'étang où les nuages s'assemblent pour former des figures grimaçantes. C'est joli, avait dit Ute, avant de choisir les nus, des autoportraits pour la plupart, que depuis cette date ta mère expose chez elle tous les mercredis, le jour du marché de l'art, lorsque la galerie, prétend-elle, est surchargée de touristes.

Sitôt que tu as quitté la maison, elle part pour Hambourg, le coffre rempli d'une ribambelle de nus, et rentre tard dans la nuit en les rapportant tous. Tu as pris l'habitude de compter les tableaux lorsque tu l'aides à les charger et à les décharger matin et soir, et jusqu'à maintenant pas un seul n'a manqué à l'appel. Lorsqu'elle rentre vers minuit, elle est généralement d'humeur exécrationnelle. Elle fume encore deux cigarettes sous la véranda et boit son vin avec précipitation dans la cuisine. Tu l'entends approcher et caches en hâte ton journal dans la fente du lit. Tu écris encore du mal de moi, grimace-t-elle, puis elle t'enlève le stylo de la main et s'allonge près de toi dans ses vêtements froids. Le mercredi, elle sent une odeur différente de d'habitude, elle sent la ville. Elle reste allongée quelques minutes sans bouger, respire péniblement. Qu'est-ce que tu as fait de beau aujourd'hui ?, demande-t-elle, alors qu'elle le sait déjà. Comme toujours, le matin tu étais à l'école, puis tu as fait tes devoirs et ensuite tu es allé dehors, près des mares un peu éloignées, où tu as fouillé dans la fougère-aigle et dans les hautes tiges des rhynchosporées à la recherche d'exuvies de libellules pour ta collection. Tu appuies ta tête sur tes mains et la regardes. Parfois, les ailes du nez tremblent, une mèche de cheveux posée sur sa bouche frémit dans un souffle, une paupière tressaille. Elle fait comme si elle dormait, mais tu sais qu'elle veut encore quelque chose. Malgré la poudre, elle te semble pâle et éreintée, le khôl autour de ses yeux a coulé, elle a déjà essuyé le rouge à lèvres et appliqué à la place le baume réparateur ; avec toutes ces couches sur le

visage, la mère du mercredi t'est toujours un peu étrangère. Souvent le mercredi, elle n'a pas le temps ou l'envie d'aller à l'étang, elle enfle ses collants noirs, se tamponne le cou de parfum et coiffe ses cheveux en chignon, la salle de bains est occupée pendant des heures, et tu pisses sur le chemin de l'école, contre la clôture. Le matin, elle fredonne l'air des tubes qui passent à la radio et le soir, elle peste contre la pagaille qu'elle a elle-même semée dans la maison. Sa bouche est d'abord rouge sang, puis après son retour elle est toute blanche à cause de la pommade. Tu n'as jamais aimé le mercredi ; il te rend triste et solitaire, et il ne réussit pas à Marga. Tu cherches sur sa bouche un indice qui t'expliquerait pourquoi le mercredi n'est pas un bon jour, mais du fait de la pommade qu'elle a étalée dessus, tu ne peux pas voir comment elle va vraiment. Elle prend ton visage et le tourne vers le sien, puis fait une moue de la bouche pour réclamer le baiser qui lui revient. Tu te penches sur elle, prends la mèche de cheveux avec tes lèvres et la déposes sur sa tempe. Elle dit : Tout va bien maintenant.

Mais hier, Dion, ce n'était pourtant pas mercredi et elle, tout de même absente jusque tard dans la nuit. En rentrant de l'école, tu trouvas un mot posé sur la table : Suis à la galerie, et dans son écriture pointue d'enfant, juste au-dessous : N'oublie pas ton repas. Ton estomac se serra et une douleur commença à le fouiller, morsures d'une gueule hérissée de dents. Tu soulevas le couvercle de la marmite, à l'intérieur, le pot-au-tout appétissant, qui s'appelle ainsi parce qu'on peut y mettre à mijoter pratiquement tout ce que les placards ont encore à offrir. Au moins elle t'avait préparé ton plat préféré, que tu te refusas cependant à manger en signe de protestation contre ce mensonge. Il ne manquait en effet aucun tableau dans la grange, tous les nus du coffre traînaient çà et là, ta mère y posait dangereusement tordue, en grand écart, entre ses jambes une pointe de flèche noire, non pas un nid cotonneux de linaigrette, mais une fente profonde, jamais il n'y eut de marché d'art le mardi. La douleur mâchait et rongait, tu reniflas les tubes de peinture et les pots de térébenthine, l'odeur du solvant ouvrit plus grand encore la plaie dans ton ventre, une sensation rouge,

parce que cela te fit soudain penser aux feuilles des rossolis, lorsque d'une pichenette tu envoies les moucheron posés sur ton bras vers les tentacules de cette plante du marais qui, brillants comme des gouttes de sang, se referment aussitôt sur leur proie et commencent à la digérer, encore vivante.

Mentalement, tu l'as couverte d'injures et griffonné tes soupçons dans ton cahier. Terré dans ta chambre jusqu'à la fin de l'après-midi, sans quitter du regard le chemin de la Lande où jamais aucun véhicule ne passe à l'exception du tracteur et de la vieille Ford. Tu as fait défiler ton exposé dans ta tête, encore et encore, pour faire passer le temps. Mais l'espoir de répéter au moins une fois avec elle était détruit, dévoré par cette sensation plus atroce encore que les moqueries de ta classe ou ta peur de bégayer. Cela semblait même freiner les aiguilles de l'horloge-libellule, qui ralentissaient à chaque nouveau coup d'œil jeté au mur, rampaient, sautaient vers l'avant, rampaient à nouveau, jusqu'à dépasser le chiffre quatre. Tu te jetas sur le lit, y restas immobile et observas la libellule qui de ses mandibules arrachait le temps de ton corps. Puis soudain il fut cinq heures, le mercredi à cinq heures elle appelle de la galerie et veut savoir si tu as mangé, fait tes devoirs et rangé ta chambre. Parfois, quand il n'y a personne à côté, elle te demande tout bas si elle te manque. Tu bondis alors de ton lit et descendis te poster près du téléphone, mais à cinq heures et quart, l'appareil était toujours muet et le trou dans ton ventre si grand que la maison, le chemin (de la Lande), le village et le marais tout entier, avec son ciel éternellement inhabité, menaçaient d'y sombrer. Tu finis par décrocher le combiné et, dans le vide de la tonalité, tu entendis ma voix.

Elle rentra tard, plus tard que d'habitude. La libellule, grasse et repue, était posée sur une heure et quart. Tu écoutas le crissement des pneus sur le gravier, jusqu'à ce que le moteur de la Ford s'arrête, puis tu éteignis la lumière et fis comme si tu dormais. Le temps d'au moins trois cigarettes s'écoula avant que la porte de la véranda ne claque. Le bruit d'une bouteille que l'on débouche résonna dans la cuisine,

puis il y eut un long silence, le sommeil t'attirait et t'entraînait vers lui, mais tu le repoussais obstinément. Des lambeaux de rêves collaient tes paupières, en clignant des yeux tu la vis dans l'encadrement de la porte. Puis tu la sentis. Une secousse parcourut le matelas, tu te pressas dans la fente. Elle était maintenant si proche que tu sentais son haleine dans ton nez, elle empestait le vin et la cigarette. Soudain son corps commença à trembler, elle allongea sa jambe lourde sur toi et colla son visage contre ton cou, qui devint bientôt chaud et moite. Cela démangeait terriblement, mais tu es resté immobile. Elle sortit ton bras de dessous la couette et le mit de force autour de son corps, et, comme si ce geste rompait en toi un profond engourdissement, tu la tiras enfin vers toi. Les démangeaisons s'estompèrent, rien ne bougeait plus. Seuls les yeux de la libellule allaient de vos pieds à vos têtes en passant par vos corps puis revenaient à vos pieds à travers la nuit rouge, des minutes durant lesquelles tu étais pour une fois encore l'enfant qui cherche à tâtons la mèche de cheveux sur sa joue et souhaite ne plus jamais dormir autrement, ne pas être un autre, rester toujours ainsi avec elle. Elle tourna alors la tête, peut-être effrayée elle-même par cette proximité soudaine ; au lieu de la mèche, c'est sur la croûte de ses lèvres que se referma ta bouche. Elle sentait l'étang, un goût vaguement amer et rouilleux. Une fois seulement tu en avais goûté un peu, avais, séduit par la couleur, léché la paume de ta main et recraché aussitôt, écœuré, cette eau tourbeuse qui sentait l'acide ferreux. La déception avait été la même, incolore et sourde, pas vraiment une sensation, plutôt quelque chose qui soudain manquait.

Alors tu la repoussas et atteignis l'interrupteur. Elle essuya les larmes de ses joues, prit appui pour se lever et dit : Tout va bien maintenant, mais tu savais que cette phrase était un mensonge, comme le petit mot laissé sur la table le matin. Même sa robe t'apparaissait comme une trahison. Elle ne faisait pas partie de sa garde-robe des mercredis et elle était rouge. Le baiser de bonne nuit était gâché, l'enfant avait été roulé par sa mère, et l'étang n'avait jamais eu le goût de coca, mais plutôt celui du sang éventé ; il est temps, Dion, que je te dise enfin la vérité sur tout cela. Elle vit

ton visage méfiant, éteignit la lumière et alla à la salle de bains, d'où tu écoutas longtemps encore les clapotis dans la baignoire, jusqu'à ce que je la plonge dans l'eau et t'enfonce dans le sommeil.

Tu t'arraches à tes pensées en sursautant. Elle est déjà dans l'étang jusqu'à la taille, barbote et passe ses bras autour de sa poitrine : le prélude à sa pantomime de la pluie, as-tu écrit dans ton journal pour décrire la comédie du bain matinal qui a lieu par ce temps de chien ; ce qui va venir maintenant, tu le connais par cœur, aussi bien que ton exposé qui, te dis-tu en jetant un nouveau regard à ta montre, devra dans moins d'une demi-heure sortir de ton cerveau et passer par ta langue pour rejoindre le monde. Dans ta tête, tu passes ton exposé au peigne fin, phrase par phrase, à la recherche des mots-pièges qui pourraient te faire bégayer, tu rayes certaines suites de consonnes ou les remplaces par d'autres termes dont la signification est proche mais qui risquent moins de t'épingler au passage. Tu ne quittes cependant pas ta mère des yeux, tu lui adresses même un sourire, tu es un bon garçon. Elle relève ses cheveux avec une barrette, ce qui est absurde puisqu'ils sont déjà mouillés et lui collent dans la nuque. Dans quelques secondes elle va plonger et faire sa délicate, alors que l'eau estivale est encore plus chaude que l'air. Puis elle nagera en tendant son cou à la manière d'une girafe, comme pour ménager sa coiffure, fera un tour puis regagnera la rive où tu devras venir la chercher avec le parapluie et lui tendre son peignoir. Elle trouve ça drôle, toi cela te semble puéril, mais elle sait que tu ne peux rien lui refuser, quoi qu'elle demande, par exemple ce matin, lorsqu'elle a fini par te convaincre.

Si au moins elle t'avait demandé pour l'exposé. Maintenant, le rituel matinal à venir te paraît pénible, et cette manie d'aller nager à l'heure où les autres prennent leur petit-déjeuner, dorment encore ou travaillent déjà, te semble ridicule. Avant, tu croyais que l'étang rajeunissait ta mère. Tant qu'elle irait se baigner le matin, la journée serait bonne ; le danger, c'était lorsqu'elle dormait trop tard. Après le bain, son visage était souvent plus jeune, plein de

rires, alors que les jours de grasse matinée il était chiffonné et froid comme la pierre. C'est la jeune Marga que tu voulais, celle qui porte des jupes courtes même pour faire le ménage ; la Marga de pierre te fait peur encore aujourd'hui, assise immobile sur sa chaise jusqu'au soir, sa chemise de nuit lui collant au corps et la recouvrant comme une peau de moisissures, les cheveux non coiffés formant une sorte de toile d'araignée sur son front, et, derrière, des yeux vides semblables à ceux du Jésus de l'église, que le sculpteur avait oublié de peindre. La mère de pierre ne prépare pas de pot-au-tout, ni d'en-cas pour l'école, une épaisse fumée sort de la fente de sa bouche, et elle avale des cachets gros comme des cailloux. Tu hisses jusqu'à son lit cette Marga devenue tombeau, afin que le sommeil la ramène à la vie. Tu poses ses pieds centimètre par centimètre sur les marches en la suppliant de se tenir à la rampe, surtout, ne pas basculer, penses-tu, ne pas se briser en mille morceaux. Même les gémissements qui émanent du fond d'elle-même se font à chaque pas plus graves, et bientôt ils ressemblent davantage à des grincements. Tu pousses, tu transpires, tu fais rouler ta mère jusqu'en haut des escaliers, ainsi que le faisait Sisyphe du rocher en haut de la montagne. Lors de ces jours de pierre, elle n'est pas capable d'aller à l'étang, elle se noierait immédiatement, il faudrait des cordes, des treuils et le tracteur pour l'en ressortir, mais ensuite il serait déjà trop tard, alors tu enveloppes ce corps froid dans la couverture.

Elle fit un geste en direction de la fenêtre, et te tira par la manche comme à chaque fois que tu dois faire quelque chose pour elle, tondre la pelouse, écrire un courrier administratif ou lui masser le dos, le soir, dans son lit, lorsqu'elle rentre de l'atelier fourbue à force de rester figée à fixer la toile. Qu'est-ce que je dois faire ?, voulus-tu répondre, comme si tu refusais de comprendre ; mais tu t'étranglas dès le son K de *Qu'est-ce que*. Le son K avait toujours été ton ennemi le plus coriace. Il est aussi cassant que la lettre qui lui correspond, quatre piques à la lame coupante ; et après lui vient le D, rond et dodu, qui te reste pourtant collé dans la gorge.

De part et d'autre de *Qu'est-ce que je dois faire ?*, les sons K et D se livrèrent une bataille sans merci dans ta bouche et saccagèrent toutes les voyelles encore prêtes à combattre, même le *je* craintif et sans défense, qui avait osé se faufiler entre les deux fronts. Tu déglutis et te tus avant même la fin de la phrase. Lorsque K et D avancent de conserve, tu ne peux que rendre les armes, comme lorsque tu prononces ton nom : Dion Kerscheter, un vrai massacre lorsque Marga n'est pas à la maison et que tu dois répondre au téléphone. Et lors des tours de présentation à la rentrée, en classe ou au catéchisme, tu ne dois ta survie qu'à la protection que t'offre le son Ch au milieu de ton nom, un refuge qui te permet de reprendre ton souffle et de gagner du temps, car il est presque invisible et atone, doux et léger comme le vent dans les fines tiges des joncs.

Tu t'imagines un chuchotement autour des mots, enveloppes l'éboullis de tes pensées péniblement alignées et articulées en phrases et en syllabes, et dis : *chDion chKerscheter* et *chQu'est-che que chdois faire*. Ta langue s'évente, vague et vaporeuse, ce que tu veux se défait, qui tu es, tu le sais à peine, tu erres de par le monde avec ton secret, banc de brume qui va sans but sur une terre humide et perfide, il n'est guère étonnant, Dion, que tous se demandent ce que tu viens faire avec moi.

Seule la mère comprend son enfant bègue. Tu n'as même pas eu besoin de finir ta phrase. Mais c'est pour toi qu'elle faisait tout cela, dit-elle avec un geste de la main, mi vers toi, mi vers la fenêtre, un geste qui ne désignait rien mais qui englobait tout, toi, la maison, le village, le ciel bas, la grange pleine de tableaux inutilisables, son travail à Hambourg, et sa journée de la veille, que tu refusais encore de lui pardonner. Ton regard gêné l'évita et se dirigea vers moi, la pluie murmurait à la fenêtre. Tu n'as jamais vraiment compris cette phrase, mais tu savais très bien ce qu'elle allait ajouter, après une courte pause. Alors, tu ne m'aimes plus ?, demanda-t-elle après deux secondes qui s'étiraient comme une menace, et elle connaissait d'avance la réponse. Le mot « *chSi* » resta à nouveau coincé dans ta gorge, sortit trop tard, et précédé d'un tel chuintement que toi-même tu

l'entendis à peine. Elle avait déjà pris son sac de bain, souriait d'un air satisfait et te poussa à petits coups vers la porte. Arrivée en bas, elle prit le parapluie dans le seau et l'ouvrit, puis elle te força à sortir sous la pluie.

Huit heures moins vingt. Elle n'a pas encore atteint la rive opposée, et à ton grand agacement, elle a même fait le détour par l'embouchure du fossé d'où viennent les eaux qui alimentent l'étang. Elle fend le tapis végétal, des feuilles et des chatons d'aulnes qui s'enfoncent dans les remous naissant sous ses mains. Sur la montre la trotteuse se hâte de saut en saut, tu voudrais la freiner et dans le même temps pousser ta mère vers l'avant, dans dix-neuf minutes, tu dois parler.

Elle pense réellement que ton exposé est une rédaction. Elle semble ne pas entendre ton bégaiement, ou bien elle l'entend sans qu'il ne la dérange ; jour après jour, elle voit et entend tes souffrances et tes luttes, et elle est bien contente d'avoir un fils qui ne soit pas sans cesse en train de crier ou de jacasser - même au milieu de cent enfants, a-t-elle dit une fois en posant son doigt sur ta bouche crispée, elle t'entendrait immédiatement. Mais elle mentait, Dion. La vérité, c'est qu'au milieu de cent enfants tu es perdu. A eux seuls, les vingt élèves de ta classe suffiront déjà à te faire perdre littéralement la langue, lorsqu'il faudra d'emblée dire le titre de l'exposé, que Gorbach, croyant t'aider, écrira au tableau : *Le comportement des libellules*. Déjà dans les rangs quelqu'un pousse un soupir énervé, et tout au fond David Foss se manifeste en criant : Il n'y a pas un H après le C de comportement ?

A lui seul, le titre résume déjà toute l'affaire. Au lieu de dire *le comportement*, tu aurais dû dire *le cycle de vie*, pour ne pas buter d'emblée sur ce terrible son K que tu prononces en chuintant. Ou même, encore plus simple, *la vie des libellules*, ainsi tu aurais pris tout de suite appui sur le son V, mais l'idée t'en vient trop tard. En plus, la salive te manque, tes mains commencent à trembler, le texte se brouille sur la feuille, sept pages de phrases rédigées méticuleusement, bien que Gorbach n'ait autorisé que quelques mots-clés.

Des jours durant, tu tournas et retournas les pages du dictionnaire à la lettre C, à la recherche de mots en Ch que tu inséras ensuite dans chaque phrase, des mots auxquels te raccrocher pour éviter les écueils de l'exposé. Tu changeas certains verbes, chahutas les adjectifs, chamboulas l'ordre des mots : le texte entier était enveloppé de chuintements et le soir dans ton lit, alors que tu te repassais encore et encore toutes les phrases mentalement, happé par leur son assourdi, la nuit automnale déjà fraîche qui entre par la fenêtre, l'espoir d'attraper la grippe avant mercredi, tu chaviras lentement dans le sommeil.